

*Journal intime  
et amoureux d'un psy*





Éric Dahan

Journal intime  
et amoureux d'un psy

Éditions EDILIVRE APARIS  
(Collection Tremplin)  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8655-4

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Les mots ont voulu que je les écoute, tombant goutte à goutte sur mon crâne endormi. Il est une heure du matin. A cette heure inquiétante de la nuit, je ne sais plus, de l'écriture ou de moi, qui vampirise qui. Dans un état étrange (d'abattement, de paix ?), je ne choisis plus les mots sous ma plume. Les virgules viennent, comme des respirations, donner force et vie à cette chose monstrueuse et belle qui sort d'en deçà de moi...*

J'imagine que l'on m'observe en compagnie de la femme que j'aime. Elle est d'origine étrangère, encore peu accoutumée à Paris, et je me fais un devoir de lui expliquer un tas de choses inutiles. Cette logorrhée pourrait peut-être intéresser un extra-terrestre, s'il en possédait un enregistrement ! Comme elle est ininterrompue, il pourrait en outre en obtenir la durée qu'il souhaiterait : de quelques minutes à plusieurs mois...

Je lui parle des sièges de la RATP, pour lesquels on a privilégié la couleur orange, parce que des études ont prouvé que cette couleur est associée au sentiment de joie. A la station Gaîté, je lui fais remarquer que le

pari est loin d'être gagné, que les quidams y ont la même face désactivée que partout ailleurs.

Je lui explique que « transport en commun » pourrait signifier autre chose : une émotion partagée... Que cela arrive parfois, quand on a la capacité de tomber amoureux des beaux visages, des belles silhouettes...

Je lui fais remarquer les liens invisibles, et pourtant évidents, qui existent entre les usagers du métro parisiens et leurs lectures. Tel, qui fait la moue : lit : « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était. » Tel visage mince dévore un livre sur l'ancienne Égypte, tel autre, dévot, un livre de prière. Tandis qu'un dernier semble avoir choisi l'ouvrage pour sa jaquette, dont l'illustration lui ressemble trait pour trait... Je lui parle d'un photographe subtil, qui tiendrait le pari de montrer tout cela...

Bref, je la gave, comme on ferait d'un bébé toujours affamé : ce qu'elle est peut-être d'ailleurs...

**J'observe  
Comme une comète qui déchire infiniment l'azur  
Le lent cheminement du temps  
Je t'aime comme une mère  
Et tu le sais**

**Toi en qui tout s'absorbe  
Île cuirassée flottant dans le néant  
Toi la vieillesse, la jeunesse  
La sagesse, la folie  
La Terre et les cioux  
La joie et l'ennui**

Je rêve d'un livre comme une séance de psychanalyse. Un tel livre, en tournant autour, nous permettrait seulement de formuler clairement une interrogation. On s'égare. Le psychanalyste fait des rapprochements si bizarres qu'on ne devine qu'avec un temps de retard qu'ils en sont. On se questionne, on dérive. Mais on suspend soudain le flot de ce que l'on disait. Notre ventre se dénoue. On devine que quelque chose s'est passé.

Je rêve d'un livre qui aurait pour le lecteur cette séduction d'une errance totale et guidée, une errance qui n'en serait pas une...

Pourquoi vouloir se raconter ? Pour quelle ivresse passagère qui se paie ensuite d'un lourd tribut de dénarcissisation. La culpabilité pousse à parler, et la honte d'avoir parlé plombe en retour les mots, vous renfermant dans un silence plus pénible encore que le précédent.

Pourtant, qu'il est agréable de parler, à celui qui vous comprend tout à fait comme, d'ailleurs, à celui qui ne vous comprend pas du tout (s'installe alors une communication très humaine.) Seules les positions intermédiaires se révèlent inconfortables.

On nous propose de parler sans enjeu, de tout et de rien. De ce qui nous passe par la tête : le bavardage comme plaisir de la parole. Ce qu'on appelle « équilibre » ou « naturel » est-il autre chose que cette inconscience, cette ivresse : un arrêt du regard que l'on porte sur soi-même ?

La question se pose alors de savoir si l'on a vraiment envie d'être normal...

\*

\*      \*

Je suis né un 21 février. Mon visage est pâle et rappelle que ce jour est le premier du carême chrétien. Jusqu'à treize ans environ, j'étais l'enfant idéal, un véritable petit Jésus ! Ma mère, d'ailleurs, ne savait presque rien de celui avec lequel elle m'avait conçu : elle était – et reste toujours imaginativement aujourd'hui – amoureuse de son propre père, obnubilée par lui (Dieu le père).

Elle ne savait pas non plus qu'elle m'attendait. Un médecin qu'elle avait fait venir pour un mal au ventre, lui apprit quelle allait accoucher...

Les conditions de notre vie intra-utérine nous marquent toute notre existence. Pour ma part, ayant voyagé incognito à l'intérieur de ma mère durant huit mois – dans un caisson d'isolation sensorielle qui, fort heureusement, ne devait pas en être un tout à fait – je me suis pris de fascination pour les apparences de la grossesse.

Sans en avoir pleinement conscience, je me suis mis à adorer la baleine mythique : immobile, vulnérable, maternelle.

A dix-sept ans j'écrivais ceci :

**La pleine lune inondait ses formes rondes de  
baleine  
Quand je l'ai vue sur l'eau grise de la mer des  
Sidelles  
Avec des gazouillis d'enfants  
Et des reflets moirés mourants  
Elle allait lentement**

Tous les hommes torsés nus  
Penchés sur l'eau la regardaient  
On n'entend plus que le bruit  
De l'hélice qui remue  
Le pas des hommes qui attendent  
Penche-toi à la rambarde tu verras  
De l'eau et l'animal mêlés  
Jaillit de temps en temps  
De l'eau mêlée de vent...

Le jour levait  
De petites vagues courtes retombaient en perles  
fines  
L'ombre de la baleine miroitait sur le bleu-gris de  
la mer  
Et je suivais ému  
La mer qui roulait contre les flancs du bateau  
Et le grand corps sombre dans l'eau

« Moi et je sont toujours en discussion trop animée » écrivait Nietzsche. Mais cette discussion, même trop animée, ne pourrait-elle avoir quelque charme ?

Elle fait collection de pulls. L'année dernière, à son retour des U.S.A, elle se plaignait de n'en avoir plus qu'un ou deux, de mauvaise qualité. Aujourd'hui, elle en possède vingt, dont plusieurs que je viens de lui offrir. Elle en a reçu de la plupart de ses amis.

Je lui dis que les pulls représentent les bons soins et la tendresse que l'on veut prodiguer. Qu'elle peut être fière d'avoir été recouverte, en si peu de temps, de tant de tendresse.

Je lui dis que la surface des choses est parfois plus parlante que leur profondeur. Je ne sais pas si je lui parle de Brummel et des *dandys*, mais je pourrai, c'est un beau sujet.

Je lui parle des massages, des doigts inconnus qui vous caressent avec respect et amour, vous permettant de retrouver un accès, parfois depuis longtemps perdu, à votre intériorité. Tour d'une propriété toujours plus

vaste avec, au retour, cet émerveillement vers lequel vous conduit le langage de la peau...

Quand j'eus dix-huit ans, sans pouvoir même donner une définition approximative de ce mot – à peine savais-je que cela avait un rapport avec « la tête » – je m'inscrivis dans le cursus de psychologie.

J'en poursuivis et terminais pourtant les études, puis j'embrassais une carrière sociale. En bon Messie – telle est la vocation – je m'occupais des plus démunis. Cela envahissait jusqu'à ma vie personnelle. Je me retrouvais au centre d'un vaste réseau d'entraide à l'intérieur duquel la règle implicite était celle-ci : aller mieux, sans aller tout à fait bien.

Mon travail consistait, entre autres, à évaluer le niveau en français de populations d'origine étrangère, le plus souvent faiblement scolarisées dans leurs pays. Ces personnes m'apportaient leur exemple. Ce qu'elles avaient vécu leur permettait de relativiser bien des tourments quotidiens.

Certaines d'entre elles étaient dotées d'un authentique sens de la poésie. Comment interpréter autrement les réponses de cette femme malienne, à l'épreuve des « phrases à compléter » :

*Le chat mange les... sourires*

*La poule pond des... yeux*

*Une fois son travail terminé, l'ouvrier range ses...  
moustaches*

*?!*

L'écrivain qui me touche le plus, celui dont je me sens proche, est Romain Gary, dans la deuxième période de sa vie, quand il signait Emile Ajar. Sensibilité exacerbée, extrême mélancolie – au moment où il perdit son ex-femme, Jean Seberg, dont la mort était imputable selon lui à la C. I. A –, je comprends aussi sa tendresse infinie pour le genre humain, son besoin de le protéger.

Dans la biographie un peu froide qu'elle lui a consacrée – il suffit d'en observer le titre<sup>1</sup>, Nancy Huston fait l'hypothèse qu'il se serait identifié inconsciemment à Jésus Christ...

Ce que je crois, (même si le cas de Romain Gary reste unique), c'est que nous sommes des milliers, probablement davantage, à avoir été élevé dans l'ombre mythique du Saint Sauveur.

Adulés, placés au-dessus de nos pères, quand ils existaient, par nos mères névrotiques, nous avons quittés leurs bras et leurs yeux remplis d'effroi. Toute

---

<sup>1</sup>N. Huston, Tombeau de Romain Gary, Actes Sud, coll. Babel, 1999

réalité ne pouvait être qu'un cauchemar, rejeté ou exilé de ce doux paradis.

En grandissant, ces enfants idéaux se sont alors tournés vers la drogue et, parmi eux, nombreux se sont arrangés pour mourir à trente-trois ans...

A ma connaissance, il n'existe pas de rue Sigmund Freud. Pas d'avantage, d'ailleurs, de rue ou d'avenue Jésus Christ (il y a ainsi des noms trop difficiles à porter, même pour les pierres). Pas un traité de psychanalyse qui n'aborde franchement le problème des répercussions de la religion sur la manière dont nous élevons nos enfants et influençons leurs personnalités.

\*

\*     \*

Tu allais mal. Devant toi, tous les aspects que revêtait ta souffrance, tous mes masques se fracassaient, même le dernier, celui qu'on ne peut retirer. Je restai seul, anéanti, mais en contact avec une ultime lueur, la petite lumière de mon âme. Je tentai de lui faire confiance pour m'aider à t'accompagner dans cette traversée.

Aussi fou et désespéré que toi, j'écrivais :

**Chère N.  
L'autre bout de moi-même  
Celui que je ne connaîtrai jamais tout à fait  
Et qui m'oblige chaque fois à me traverser tout  
entier  
Pour le retrouver  
Ma profondeur secrète  
Ma fine Chine  
Douce et terrible  
Ma tempête déraisonnable  
Mon gros temps  
Mon gros vent mouillé de marin  
Ce n'est pas demain  
Que cessera notre discorde  
Dieu soit loué !**

Je te voyais errer, entre deux hoquets convulsifs d'angoisse. Tout te faisait peur, et les rais de lumière que projetaient au plafond les phares des voitures qui passaient dans la nuit. J'avais fin par calfeutrer les fenêtres avec ce que j'avais pu : les toiles sur lesquelles tu n'avais pas encore tenté d'exorciser tes cauchemars.

Quand une toile était finie – cela pouvait aller très vite, mais elle était alors suivie de nombreuses autres –, tu ne la quittais plus des yeux durant de longues heures, en proie à une fascination morbide. Tu en parlais avec ravissement, quand bien même elle ne représentait à nos yeux – aux yeux de tous les autres – qu'une abomination de couleurs trop vives.

Moi seul, en dehors de ces apparences, distinguait encore les traits de ton génie poétique.

La machine était détraquée, le petit oscillateur, le ressort intime. J'apprenais, si durement, ce que c'est que d'aimer à creux ou à fonds perdu, sans espoir de retour...

Tu n'étais pas mauvaise avec moi, non, c'était pire : je n'existais plus à tes yeux. La moindre de mes manifestations déclenchait ton courroux. Tu voulais seulement que je t'écoute, déverser en moi ton trop